

Cahier 3

GUETTE Renée

GUILLIER de CHALVRON Bernard

HAUTVAL Adélaïde

LAGARDE Hubert de

LERALE Camille

LESIMPLE Guy

MONNERAT Léone

GUETTE Renée



Renée Guette en 1953

Arrêtée à 16 ans et demi par la police de Vichy le 3 avril 1944, relâchée puis arrêtée par la Gestapo le 30 avril 1944 pour faits de résistance. Déportée le 1^{er} juin 1944 à Ravensbrück.

[Ravensbrück] Un jour, les SS ont décidé d'emmener les enfants Juifs qui étaient avec nous [...]. On nous a fait mettre en rang, les petits devant, les plus grands derrière ; ils ont emmené ces petits dans les cris ; mais une maman juive avait caché son petit de 2 ans. [...] Hélas, ils l'ont cherché des heures durant... Nous n'en pouvions plus, et enfin, ils l'ont trouvé ; mais comme les autres étaient partis, dans leur colère, deux SS l'ont pris chacun par une jambe et l'ont lancé contre le mur où sa tête a éclaté...

Les cris de la mère...

Des camarades qui s'évanouissaient ...

Une petite Française avec deux nattes attachées sur la tête a crié : « Assassins ! » Ils l'ont attrapée, traînée par les nattes... Nous avons entendu des coups, et nous ne l'avons jamais revue...

[La mise sur les routes] A l'avance des troupes soviétiques, on nous a mis en colonnes sur les routes, celles qui ne pouvaient suivre pouvaient rester au camp. C'est ce que je voulais faire ... Je venais d'être sauvée du typhus par une doctoresse ukrainienne, prisonnière elle-même. Mes camarades l'avaient trouvée je ne sais où.... Mon nom était déjà inscrit au tableau noir pour la chambre à gaz (Je salue au passage Raymonde Gousseau, de Beffes, qui avait inscrit son nom auprès du mien, car elle ne voulait pas rentrer sans moi et être obligée d'annoncer ma mort à mes parents : c'était très brave de sa part...)

Cette doctoresse, munie d'une seringue volée, est revenue me voir de nuit ; elle m'a pris du sang dans le bras qu'elle m'a ensuite réinjecté dans la fesse (j'ai su après que cela s'appelait un « autovaccin »). Ça m'a sauvé la vie... Malheureusement, ma petite camarade Natasha, qui occupait la paillasse devant moi, était déjà morte. Avant de mourir, Natasha m'avait donné un souvenir qu'elle avait fait de ses mains... Peut-être pensait-elle le rapporter en Russie.



Pochette réalisée par la jeune Russe Natasha. Don de Mme Renée Guette (AMRDC)

Cette pochette se trouve dans la collection permanente du musée de la Résistance et de la Déportation du Cher (salle 2-Déportation)

Ces trois personnes qui m'ont sauvé la vie en trouvant la doctoresse ukrainienne se nomment Madame Demelle du Mans [...], Madame Hareng, du Mans également, [...] et Lucienne Cherrier de Bourges [...] Ces trois personnes m'ont véritablement servi de mères, surtout durant ma maladie.

Mes camarades m'ont donc entraînée de force dans la colonne : bien leur en a pris, car celles qui sont restées ont été brûlées au lance-flammes.

Sur les routes, nous couvrons la colonne SS à nos côtés ; après 2 jours de marche le ventre vide, il est évident que nous marchions comme des robots, nous ne ressentions plus rien. On se serrait pour ne pas tomber, car celles qui tombaient étaient tuées aussitôt... J'ai eu un moment de défaillance, où moi aussi, je voulais me « reposer » : mais mes camarades me tenaient bien.

[Ochatz] Des avions alliés ont foncé sur nous et ont mitraillé les SS ; alors, avec 4 ou 5 camarades, nous avons eu la force de nous enfuir, profitant de la pagaille. Nous avons atteint la route en direction d'un petit bois, mais certains SS nous tiraient dessus. J'étais à la traîne, une camarade m'a fait allonger dans le fossé, et au moment où une colonne de civils en déroute est passée, nous nous sommes relevées, et nous avons atteint le petit bois, où nous avons passé notre première nuit de LIBERTÉ.

Source : *Témoignage de Renée Guette N° 1223 Dossier Cher-Est – (AMRDC)*

GUILLIER de CHALVRON Bernard

Déporté à **Buchenwald**. Y représente le NAP au comité directeur de résistance.

Sources :

- *Cédérom « La Résistance dans le Cher » AMRDC*
- *« Livre Blanc sur Buchenwald : un secteur de la résistance française » AMRDC*

HAUTVAL (Dr. Adélaïde)



Dr Adélaïde Hautval

Arrêtée à Vierzon pour défaut de laissez-passer en avril 1942 puis pour avoir défendu des voyageurs Juifs, Adélaïde Hautval passe dans les camps de Pithiviers, Beaune-la-Rolande, Romainville, **Auschwitz**, **Ravensbrück** (à partir d'août 44).

A écrit « Médecine et crimes contre l'humanité », d'après des notes prises lors de sa détention. Elle a témoigné au procès de Nuremberg.

[Auschwitz - Fin janvier 1943 - p. 30-31] – Fils de fer électrifiés qui se perdent à l'infini. La détresse menace de nous envahir et, comme défi, toutes nous chantons La Marseillaise avant d'entrer. [...] Notre attitude lors de notre entrée au camp nous vaut des appréciations fort diverses. Du côté « triangles noirs », elle est taxée d' « émeute », de « révolte » suprêmement inconvenante vis-à-vis de l'autorité légale. Elles veulent nous mater et cela entraîne des tentatives directes ou indirectes de nous nuire. Mais pour d'autres, elle a eu une signification d'espoir qui est émouvante. Deux ans après, une détenue m'en parlera encore à Ravensbrück.

[Auschwitz - Fin janvier 1943 – p. 32] - Maï Politzer veut exprimer le refus de se laisser entamer par cette atmosphère dantesque. Elle organise tout simplement ... des danses folkloriques en plein air. Le camp est stupéfait : elles sont folles ou quoi ! Et nous, nous devons être douloureusement risibles. Les lourdes robes rayées, les sabots ne veulent pas suivre. Mais cela nous donne le sentiment d'être nous-mêmes.

[Auschwitz – 1943 – p. 32] – Après l'appel, je vois Danielle [Casanova]. Elle n'est pas avec nous, ayant tout de suite été placée au Revier où ils ont un besoin urgent d'un chirurgien dentiste. Je la trouve toute changée, pâle, gonflée et je saurai que toute la nuit elle a pleuré, consciente du sort qui attendait les camarades. Comment y parer ? Avec une vision claire de l'avenir et des données possibles, elle se fixe tout un programme : leur procurer des « emplois », voler pour elles des médicaments, détourner des victuailles, prendre sur sa ration propre et surtout leur apporter jour après jour un soutien moral sûr et constant. Jusqu'au bout Danielle restera fidèle à ce programme – toujours. Et cette fidélité sera la cause de sa mort (typhus) car de nous toutes c'est elle qui se trouvait dans les conditions de vie les plus favorables.

p. 33 [...] Danielle a réussi à faire entrer plusieurs Françaises comme « infirmières » et « récurveuses » au bloc des Allemandes, ce qui consiste à faire les travaux les plus infâmes et à essuyer les méchancetés de ces filles.

[Auschwitz – 1943 – p. 34] – L'unique robinet d'eau est sauvagement gardé par des « triangles noirs ». Assauts réitérés de la part des autres détenues. Hélène [Solomon, fille de Paul Langevin] revient triomphante : « J'ai pu me laver. Cela ne m'a coûté que six coups de bâton ».

[Auschwitz – 1943 – p. 37] – Des femmes, devenues folles, sont parquées dans un tout petit réduit. C'est infernal. On me charge de les examiner. Je m'arrange bien sûr à faire des diagnostics inoffensifs, car je ne sais que trop quelles sont leurs intentions. Mais les ordres précisent que les conclusions doivent se terminer par : « Est incapable de travailler », ce qui signifie un arrêt de mort. [...] je n'ajoute pas cette phrase à la fin de mon compte rendu.

[Auschwitz – 1943 – p. 39] Le soir de cette sélection. La journée s'est passée à essayer de soustraire des détenues à l'horrible chose. Une petite de vingt ans, gentille mais le corps couvert de gale. Nous l'avons habillée pour cacher ceci le mieux possible – elle est mignonne sous son fichu de tête rouge. Mais notre subterfuge est inutile. Elle a dû se présenter nue. [...] Entre deux blocs, je viens de buter dans un objet : c'est un soulier. Je le reconnais. Je l'avais donné à cette petite qu'on avait essayé de sauver.

[Auschwitz – 1943 – p. 42-43] Les blocs 4,5 et 6 ne contiennent plus que des Juives. Mixtes jusqu'à ce jour, un ordre avait été donné de transférer toutes les « aryennes » ailleurs. On ne sait que trop ce que cela signifie. Un matin, on les fait sortir à peu près nues (janvier-février) pour les emmener au bloc 25 (antichambre du crématoire) dont on est séparé par deux cents mètres environ. Pour les empêcher de fuir, ils ont fait appel aux infirmières du Revier. D'abord, elles ont refusé, mais devant la menace d'être elles-mêmes gazées, elles s'exécutent et font la haie tout le long du parcours.

[Auschwitz – 1943 – p. 45] Les maladies les plus diverses voisinent au Revier, ce qui augmente évidemment le danger de contagion. Mais par ailleurs, il est dangereux de les classer par catégories. Le camouflage devient beaucoup plus difficile. De plus, ces sections spéciales prennent inévitablement peu à peu une existence officielle, ce qui les expose à l'extermination.

[p.49] Dr Céline est polonaise. Elle excelle à déjouer leurs intentions, à les tromper, et ceci avec le sourire le plus ensorceleur et le plus candide que vous puissiez imaginer. Son regard est désarmant de pureté d'intention et est tout à fait irrésistible. Aussi Treite n'y résiste pas. Elle le roule dans les larges mesures. Heureusement qu'elle est là. C'est par elle que je passe lorsque je veux obtenir quelque chose pour quelqu'un. [...] Céline présente toutes les malades avec le même sourire égal. Elle fait semblant d'inscrire les ordres reçus. Mais Treite finit par se méfier. Désormais ce sera la Schwester allemande qui les notera. Cela complique rudement notre tâche après.

Les feuilles de maladie jouent un rôle tout à fait inhabituel dans notre vie médicale. Ici, elles sont au centre de nos préoccupations car elles sont des instruments redoutables ou salvateurs selon ce qu'elles contiennent. [...] Aussi y a-t-il nécessité de mener de front deux séries de feuilles de maladie : l'une officielle, la seconde réelle.

Il y a une échelle graduée de procédés utilisés dans tout le Revier pour sauver les malades : leur transfert dans un autre bloc lorsque le terrain devient trop brûlant, fausses sorties, mise sur pied d'une autre maladie, suppression des premières feuilles si le séjour à l'infirmerie doit se prolonger au-delà de la durée permise. La visite médicale a lieu deux fois par semaine. Les heures qui la suivent se passent à effacer les ordres reçus, à refaire de nouvelles feuilles de température s'il y a lieu afin de supprimer des traces révélatrices éventuelles.

Ici [à Ravensbrück] l'esprit inventif des détenues préposées aux différentes charges tourne ces difficultés: fausses fiches d'admission, fausses signatures, etc.

Nombreuses sont les existences « illégales » dans le camp. Il y a celles qui se cachent après avoir été sélectionnées pour le gazage, il y a celles qui auraient dû partir en transport et sont restées clandestinement, il y a celles qui sont censées être mortes, il y a celles qui portent le numéro d'une détenue décédée. Cela s'appelle vivre « noir ».

[p.50] Chacun a sa manière de lutter contre les geôliers. J'aime infiniment celle de Jacqueline, spirituelle et légère. Je souris en y pensant. Elle se moque d'eux – oh, mais pas en apparence. Sa physionomie rêveuse n'excite pas leur méfiance. Elle a toujours l'air de tomber de la lune. [...] Elle n'a pas sa pareille pour voler aux stocks des SS des pull-overs, des robes et autres effets, car il faut habiller tant et tant de camarades qui n'ont rien à se mettre. Il s'agit non seulement de voler ces objets, mais de les faire passer dans le camp et les fouilles sont très sévères. [...] Mais Jacqueline ne se fait jamais prendre et la garde-robe des camarades se monte l'une après l'autre.

[Ravensbrück - p.51] C'est une « visite générale », c'est-à-dire qu'il [le Dr Winkelmann, surnommé le bourreau] veut voir toutes les malades (quand c'est possible, on ne les lui montre pas toutes bien sûr). Moments d'angoisse : qui faut-il lui présenter ? [...] Avec le crayon rouge utilisé pour inscrire le pouls sur la feuille de maladie, on fait une petite bouillie. C'est un fard précieux. On en frotte les joues les plus pâles.

[p.53] Et sans que le monde ait protesté, on voit se produire cette monstruosité : des milliers d'être employés à fabriquer des obus pour tuer les leurs. Il y a eu des refus isolés, il y a eu du sabotage, mais la grande majorité a accepté. Abandonnée du monde, que pouvait-elle faire ? Aucune convention internationale n'a eu de poids.

[...A Ravensbrück] Toutes les arrivantes (et il y en a !) doivent être examinées par des médecins-détenues aux fins de travail dans les différentes industries. Bien sûr, on met au maximum à profit la découverte de chaque petite tare afin d'éliminer le plus grand nombre de travailleurs possible.

[Auschwitz – p. 54] Ce bloc 25 est bien spécial. Il est entouré d'un mur. Là on entasse celles qui sont destinées à la chambre à gaz. A peu près rien à boire, ni à manger. [...] Il est interdit de leur apporter quoi que ce soit. Plusieurs de nos camarades y sont allées quand même. L'une d'elles, une jeune femme, a été vue par une Ausseherin qui l'empoigne et la jette dans le bloc. Quelques jours après, elle monte dans le camion avec les autres et en passant nous lance un « adieu » serein et poignant.

[Auschwitz – p. 54] Des femmes enceintes ont aussi été gazées [...]. Pour d'autres, on les laisse accoucher au camp. Une sage-femme est préposée à ce service. C'est une Allemande, « triangle vert », condamnée pour avortements. L'unique soin donné par elle à ces femmes est de noyer leur enfant après la naissance. [...] Un problème se pose après son départ : qui tuera les enfants ? [...] La Blockälteste yougoslave refuse de les prêter à ce crime. Aussi, pendant quelque temps les enfants meurent-ils simplement d'inanition. Aucun n'y réchappe. Mais les sélections reprennent de plus belle. Pour sauver les mères, ce sont cette fois des détenues amies qui se chargent de tuer les nouveau-nés.

[Auschwitz – p. 74] Un médecin polonais vient nous rejoindre. Et ce sont les nouvelles bonnes, reconfortantes de fin de guerre probable (nous sommes en mai-juin 1943 !), de capitulation de l'Italie, de préparatifs secrets organisés par la Résistance du camp.

[Auschwitz – p. 74] Cependant il fallait lutter énergiquement contre l’envahissement des poux qui devenait de plus en plus inquiétant Ceci surtout depuis qu’un groupe de cent Juives était venu du camp de Birkenau et non directement dès la descente du train. [...] Bientôt des cas de typhus se déclarèrent. Impossible de les caser à l’infirmerie du rez-de-chaussée réservée aux expériences... Il fallut aménager un coin dans un des dortoirs du premier étage et leur donner les soins nécessaires en cachette. Pour rendre leur présence moins visible, je les avais installées au dernier étage des châlits.

[Auschwitz – p. 77-78-79] Dès mon arrivée au bloc 10, je fus moi-même initiée à une série d’expériences nouvelles qui commencèrent à ce moment. Je devais servir d’assistante au Dr Wirths. [...] La première séance à peine commencée, Wirths me dit qu’il me faudra également seconder le « professeur Clauberg » dans ses travaux. Je suis troublée, car voilà une chose à laquelle je ne veux pas participer. Dès son départ, son frère, ayant sans doute remarqué ma réticence, fait des sondages. Il questionne, me demande quelle est mon opinion sur la stérilisation. L’occasion est unique. Je pense qu’une question directe mérite une réponse directe. Je dis : « J’y suis absolument opposée. » Etonnement feint ou réel de ce qu’un médecin puisse être l’adversaire d’une méthode de sélection assurant une sauvegarde de la race. Je réponds que ceci était fort discutable et menait à des abus. La discussion s’élargit, et on parle des Juifs. Je ne puis m’empêcher de lui dire que personne n’avait le droit de disposer ainsi de la vie des gens.

A première vue, cette expérience pourrait paraître relativement inoffensive et ne pas sembler d’emblée contraire aux intérêts des intéressées. Un dépistage précoce du cancer pourrait être bénéfique pour elles. Mais dans la suite, il s’avère que, pour être plus subtile, elle n’en égale pas moins les autres expériences en arbitraire et en mépris total de l’homme. [...] Ma conviction est faite. Je ne puis plus me prêter à l’exécution de leurs ordres. [...] Mes rapports avec le Dr Samuel deviennent de plus en plus tendus. Il est chargé de plusieurs espèces d’opérations mais malgré mon refus de l’aider en quoi que ce soit, il veut m’entrainer de force à faire au moins les narcoses. Je prends peur et me laisse entraîner à faire une ou deux anesthésies, mais refuse ensuite de continuer.

[Auschwitz – p.81] Dans notre bloc, se trouve en plus un laboratoire qui dépend de l’Institut d’hygiène, sis au camp de Raisko ; non loin d’Auschwitz. Y travaille un personnel médical fort capable, des hommes et des femmes juifs. Ce sont des amis. Je vais souvent les voir malgré l’interdiction. Ils nous sont d’un grand secours. Toujours ils sont prêts à faire secrètement les analyses dont j’ai besoin. Cette tâche pour eux n’est pas facile, certes. Dans le résultat officiel de leurs analyses, il leur faut constamment tenir compte des conséquences que celui-ci peut avoir pour les malades. Le chef de ce laboratoire est un détenu polonais je crois – un bactériologue réputé -, très intelligent et spirituel. Son pessimisme est sans bornes. Il nous voit tous sortir de la cheminée du four crématoire sous forme de fumée dessinant nos initiales.

[Auschwitz – p.81] Les condamnés, nus, sont amenés encadrés de deux détenus, la face tournée vers le mur. [...] A la fin, il y a des femmes. Elles sont quatre. L’une refuse de se déshabiller. Un large coup de couteau s’en charge.

[Auschwitz – p.85] Il y avait un va-et-vient continu de SS. On ne se sentait jamais en sûreté. [...] Mais je pense surtout à ce petit monstre difforme, Klehr, surnommé Napoléon, le seul à monter dans les dortoirs au premier étage. [...] La spécialité de cet homme était l’assassinat des petits enfants. Il fallait les lui livrer dès la naissance. Un jour il découvre que pendant un mois on avait réussi à lui cacher un nouveau-né. Fou de rage, il exige qu’on le lui remette immédiatement.

A Neuengamme, la tuberculose fut inoculée à vingt enfants, finalement tous tués en 1945 avec les deux médecins détenus français qui essayaient de les sauver.

Source : « *Médecine et crimes contre l'Humanité* » (AMRDC et ADC 8°3522)

LAGARDE (Hubert de)

Chef du réseau Eleuthère, représentant du BCRA au COMAC ; Arrêté le 26 juin 44, déporté le 15 août 1944 dans le dernier convoi des « politiques » à **Buchenwald, Dora** (Kommando d'Ellrich du 10.09.44 au 25.01.45)



Hubert de Lagarde (AMRDC)

[Ellrich le 25.01.1945] Au moment de mourir Hubert de Lagarde a demandé où en était l'avance des Alliés ; son visage s'est éclairé quand il a su que la France était en grande partie libérée et il a dit : « En somme, les nouvelles sont bonnes ». Dr Segelle médecin du camp.

Source : N° 1432 (AMRDC)

LERALE Camille



*Camille Lerâle - portrait extrait de la photo
« Retour des déportés Berruyers » BR 1^{er} et 2 mai
1945 (AMRDC)*

Camille Lerale, chef de groupe du réseau « Vengeance », est arrêté le 9 mars 44 ; il arrive le 14 mai au camp de concentration de **Buchenwald** après 56 heures de voyage. Il fait son journal et note au :

8 septembre 1944 – Vu M. Courtois, Professeur rue Jean- Baffier à Bourges, arrivé le 21 août qui me donne quelques nouvelles du pays.

12 [09.44] – Pendaïson sur la place d’appel d’un Polonais évadé et repris.

5 [12.44] – [...] 3 jours de repos encore. En profiterai pour travailler au petit souvenir coupe –papier que je fais pour mon Billou [son épouse].

6 [12.44] – Heureux jour encore : réception de mon 1^{er} colis Croix-Rouge (pain d’épice, sucre, thon, confitures, biscuits. Partage avec Lubin et Pascal.

24 [12.44] – Veillée de Noël. [...] Invité par Mahiet et ses camarades à réveillonner. J’accepte. Ils ont conservé des provisions depuis plusieurs mois pour ce jour. Dîner copieux et savoureux. C’est la 1^{ère} fois que je mange à ma faim depuis de longs mois.

25 décembre [1944] – Noël triste, malgré les efforts de [quelques] camarades pour nous égayer. Menu du camp amélioré, le trouve délicieux. Petit supplément en friandises grâce à 2 camarades qui ont reçu 21 colis et les partagent avec toute la table. Nous décidons de continuer ainsi.

9 [février 1945] – [après un bombardement aérien] Pour la 2^{ème} fois j’aide à sortir des Camarades enterrés vivants pas tous malheureusement !

[25.03.45] - Rameaux – Sors du Revier après huit jours de bon repos au calme mais mes jambes ne veulent rien savoir pour marcher.

26 mars [45] – Grâce à mon camarade Hébert qui me remorque par-dessous le bras, je peux descendre au travail et surtout faire le trajet pour les alertes très fréquentes (6 certains jours).

11.04 [1945] : Ils [les Alliés] sont là. Nous ne pouvons les voir, gênés par les Blocks que nous ne devons pas quitter mais nous sentons qu'ils ont gagné la bataille ! Au même moment des groupes de prisonniers organisés depuis longtemps à cet effet par le FN au camp, bondissent sur les clôtures en barbelés, les brisent et prennent possession des miradors abandonnés par les SS, démontent les mitrailleuses et, glorieux trophées, les rapportent triomphants.

5 h. Le Camp de Buchenwald est aux mains des Concentrés cependant que les Alliés achèvent de nettoyer les abords.

13.04.[1945] – J'ai souffert ici autant de la dureté des détenus fonctionnaires du Camp que des SS et puis les vrais Camarades ont été pour moi chose à peu près inconnue sauf quelques exceptions. Partout l'indifférence, l'égoïsme, la dureté de caractère aigri, orgueilleux ou foncièrement mauvais. L'antipathie ouverte de presque tous les étrangers à l'égard du Français a été aussi une cause de frictions constantes entre nous et puis ce raffinement de la part des Allemands de nous avoir mélangés avec les « droits communs » voleurs ou assassins, ces « Verts » Allemands cyniques et cruels [...]. Pas de souvenirs, ou si peu de scènes ou de gestes de générosité ou de dévouement. Seule, la laideur avait cours ici.

Source : *Journal de Camille Lerasle 140 J 14 (ADC)*

LESIMPLE (Guy)



Organisation de résistance : Front national. Arrêté le 8 mars 1944, déporté le 4 juin 1944 à **Neuengamme** puis à **Sachsenhausen**, au Kommando de Falkensee.

« Les risques du sabotage : une aventure qui aurait pu finir plus mal »

Transféré le 3 juillet 1944 du camp de Neuengamme, à celui de Sachsenhausen avec environ 1000 camarades de mon convoi, me voici arrivé le 4 juillet au Kommando de Falkensee. Dès le lendemain, je suis affecté à la Kolonne II, colonne de travail opérant dans les ateliers de l'usine Demag situés à l'intérieur du Kommando. On nous a interrogé sur notre profession, je me suis déclaré ajusteur et j'ai été envoyé à l'atelier d'ajustage comme apprenti. [...] Avec quelques camarades de métiers similaires, apprentis comme moi, nous aidons notre ami l'Abbé Lavallart, lui aussi apprenti. Il en a bien besoin. L'Abbé Lavallart arrêté comme résistant aurait pu rester au camp dans le block spécial réservé aux prêtres mais il a refusé pour rester avec tous ses amis. Son comportement en notre faveur lui a valu d'être par la suite transféré à Mauthausen où il mourra en 1945.

Après quatre à cinq semaines, chaque apprenti est affecté à la production dans les ateliers où nous travaillons pour la machine de guerre allemande. Nous produisons des pièces de mitrailleuses et de chars notamment. Me voici devant ma machine, une perceuse française G.S.P. [...] Sur cette machine, j'ai pu, de temps en temps, « loupper » quelques séries de pièces qui s'entassaient avec celles usinées d'avance, car il y avait une équipe de jour et une équipe de nuit. Il fallait beaucoup de prudence car les « loupés » pouvaient être assimilés à un sabotage et dans ce cas, pas de pardon : ou bien c'était le transfert dans un autre camp ou la compagnie de discipline – un bagne dans le bagne [...], ou bien c'était la pendaison.

Me voici sur une perceuse à 3 colonnes d'usinage. Théoriquement je devais effectuer 3 opérations successives, d'où un gain de temps pour l'usinage des pièces pour la machine de guerre allemande. Un matin, en arrivant à mon poste de travail, je constate qu'une colonne est en panne, alors me vient l'idée de mettre la 2^{ème} colonne en panne aussi j'enclenche très peu le commutateur, et au bout d'un moment tout grille.

Source : Plaquette éditée pour le 45^{ème} anniversaire de la Libération des camps de concentration – 1945-1990. Témoignages vécus de déportés du Cher. (AMRDC)

MONNERAT Léone

Voir les témoignages de Rose Desserin et Lucienne Dubois